

CharlÉlie Couture, un électron libre et *multiste* franco-américain

De retour en France en 2021, CharlÉlie Couture revient sur ses années de vie à New York. Il nous explique son ras-le-bol des carcans imposés aux artistes français alors qu'il se considère comme un *multiste* : le choix de ne pas choisir une discipline plutôt qu'une autre. Quittant la France en 2003 pour mener à bien des projets artistiques aux États-Unis, il nous fait part de son expérience, de ses illusions et désillusions dans un pays où tout est censé être possible. De nationalité franco-américaine, il a un avis bien tranché sur la politique de son pays d'adoption et notamment sur les élections présidentielles de novembre 2024.

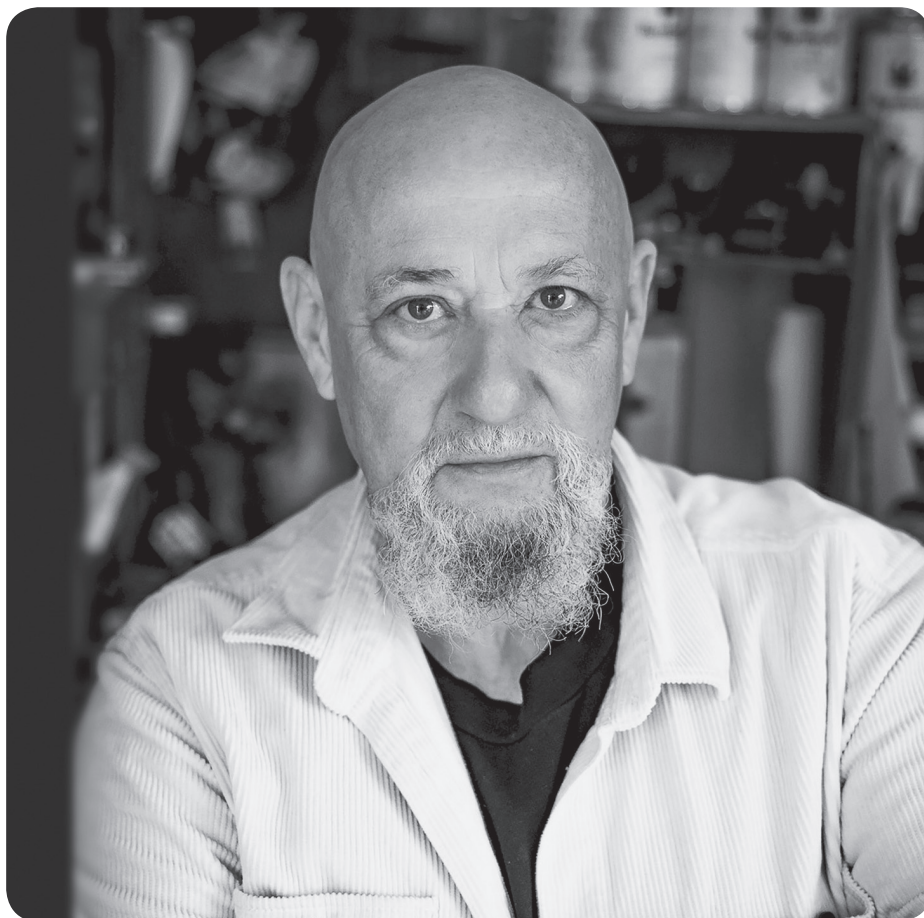


L'Éponge : Vous avez quitté la France pour les États-Unis en 2003. Qu'elle a été votre motivation ?

CharlÉlie Couture : On m'avait demandé de participer à un concours pour l'aménagement de la DRAC d'Amiens et quand je me suis retrouvé en finale, j'avais devant moi une commission d'une quinzaine de personnes qui m'interrogeaient plus sur ma personne que sur le projet en lui-même. Et quelle était ma légitimité vis-à-vis de ce projet artistique. J'ai essayé de leur faire entendre que je me définissais d'abord comme *multiste*, mais c'était peine perdue, et j'étais désespéré. Quels que soient les projets sur lesquels je travaillais, j'ai compris que mes juges se référaient à ce qu'ils connaissaient de moi, c'est-à-dire à mon passé. Mon père m'avait toujours incité à poursuivre ce que j'avais débuté dans le domaine des arts visuels, après sa mort, j'ai décidé d'aller m'installer à New York en 2003. Le temps de faire les visas et de trouver un appartement, ma famille m'a rejoint en juillet — août 2004.

Vous parlez de *multiste*, c'est-à-dire ?

Dès mes études aux Beaux-Arts, j'ai développé la théorie du *multisme*, c'est-à-dire la pluridisciplinarité comme une fin en soi. Je pratiquais à la fois de la gravure, de la sérigraphie, de la photographie, je montais des films, je peignais et j'adorais dessiner. J'ai toujours considéré ma vie au pluriel. Un jour, un de mes profs des Beaux-Arts qui



© Tous droits réservés — CharlÉlie Couture / L'Éponge.

s'appelait Gérard Thon m'a convoqué dans son bureau et m'a dit : « Écoute, je suis allé te voir en concert hier soir... ce que tu fais sur scène est sacrément abouti, un jour, tu devras choisir entre l'Art ou la Musique. » Je lui ai demandé : « Est-ce que tu as la sensation que le fait de faire quelque chose à côté, freine mes études ? » Il m'a répondu : « C'est vrai que tu es un des plus motivés, tu inities des expos et tu entreprends des trucs qui débordent même du cadre de nos programmes mais peut-être qu'un jour, tu devras choisir. » J'ai répondu que j'avais le temps. En fait, j'avais commencé pas mal de choses dans différents domaines et j'avais envie d'aller au bout. J'ai donc continué à écrire, à dessiner, à peindre. Quand le succès est arrivé deux ans plus tard par le biais de la chanson, ce n'est pas pour autant que j'ai cessé de peindre et d'exposer mon travail.

Mais les États-Unis vous attiraient-ils déjà avant votre départ en 2003 ?

J'ai commencé à me rendre à New York dès les années quatre-vingt pour enregistrer un

disque qui s'appelait *Poèmes Rock*. Après ce premier voyage, j'y suis retourné régulièrement presque une fois par an ou une fois tous les deux ans. À chaque voyage, je trouvais l'expérience trop courte, et je rêvais d'y rester. Tous les artistes que j'admire avaient passé du temps à New York. Comme si la ville avait le pouvoir de te donner une sorte d'énergie universelle qui oblige à se nettoyer des idées reçues. Une ou deux semaines (voire un mois quand je louais un appartement), ne suffisaient pas pour satisfaire les envies que la ville m'inspirait.

Ce n'est pas difficile de commencer une nouvelle vie aux États-Unis ?

Oui, tu veux dire que c'est très difficile. Rien n'est offert à New York. Même si la vie est très excitante à New York, la ville est exigeante, rien n'est donné. Tu as l'illusion que tout reste à faire et les Américains aiment ça car ils ont besoin de challenges. Ils perçoivent les choses dans l'immédiateté et considèrent que le présent est la base du futur. Alors bien sûr, on est toujours au niveau zéro et le futur





© Tous droits réservés — CharÉlie Couture / L'Éponge.

est une montagne à gravir. Plus la montagne est haute, plus ton challenge va être grand mais plus tu vas être admirable aussi. Alors les gens t'encouragent à te lancer des défis, et plus ton défi est grand plus tu es admirable. En France, on considère aussi que le présent est à la rencontre entre le passé et le futur, mais on va considérer le présent comme l'aboutissement du passé. En France, on juge le présent non pas par rapport à un projet mais par rapport à ce qui a déjà été réalisé. Aux États-Unis, le présent est la base du futur. New York est un patchwork d'états d'âme rempli d'une énergie comparable à ce qui se passe sur une piste dans un stade, New York est une ville de compétition. Qui donne à chacun l'envie de se réaliser. On dit qu'aux États-Unis, c'est *pursuit of happiness*, c'est-à-dire la quête du bonheur et c'est inscrit dans la Constitution. Mais il faut préciser aussi qu'on considère le bonheur comme étant l'accomplissement de soi-même.

L'inspiration et l'imagination étaient-elles plus prolifiques aux États-Unis? Et selon vous est-il encore possible de tenter une expérience similaire à la vôtre en 2024?

New York est une ville très inspirante dans laquelle il se passe tout le temps tellement de choses en parallèle, c'est du protoxyde d'azote à l'état pur. À New York on trouve tout et son contraire. Le meilleur comme le pire. Les anges et les démons. Chacun responsable de ses choix, on ne se sent pas conditionné par le regard d'autrui. Bien sûr

dans les petites villes et villages de l'intérieur du pays (et parmi eux l'électorat de Trump) la pression des conventions est très forte, mais dans les grandes villes comme New York, on trouve une sorte de paroxysme de la liberté. Et tout devient possible, le grotesque autant que la sophistication élégante. Donc ça reste très stimulant aujourd'hui, mais ça va tellement vite qu'il est impossible d'imaginer partir de zéro. Il faut arriver avec un plan de financement, et des projets précis. Le talent ne suffit plus. Ça n'a plus rien à voir avec la chanson *New York New York* qui laissait entrevoir qu'on pouvait réussir à partir de rien. Disons que c'est peut-être vrai pour certains secteurs d'activités comme la microchirurgie, la médecine nucléaire ou les start-up où tu peux arriver avec ton savoir et ton énergie. Mais dans le domaine artistique? C'est impossible! Il faut des soutiens financiers. Pour vous donner un ordre d'idée, quand j'ai exposé mes sculptures *Upper East Side*, le galeriste m'a dit que l'acheteur du Metropolitan était intéressé pour proposer deux de mes œuvres au Board (qui sont des financements privés). Disons qu'ils sont riches mais ils n'y connaissent rien. Alors ils font appel à des experts critiques d'Art qui servent d'intermédiaires. Mais rien n'est gratuit, le galeriste m'a demandé combien je lui donnais pour cela. Ce qui revenait à me demander de payer pour qu'il propose mes œuvres à l'achat. Je ne pouvais pas payer, alors ça ne s'est pas fait. Oui, tout se vend, tout s'achète. J'ai gagné suffisamment d'argent pour vivre

“À New York on trouve tout et son contraire. Le meilleur comme le pire. Les anges et les démons. Chacun responsable de ses choix...”

grâce à mon travail, payer mon loyer et élever ma famille pendant quinze ans, mais je n'ai pas pu passer le cap qui m'aurait permis de changer de braquet et rentrer dans les grandes collections.

En janvier 2021, vous revenez en France avec votre famille. L'accession de Trump à la présidence des États-Unis était-elle le seul motif de votre départ de New York ou est-ce que vous commenciez à vous lasser de la vie américaine?

Il y a eu des moments absolument jouissifs, et les trois dernières années à Manhattan, j'avais un atelier dans le East Harlem (Spanish Harlem) dans un immeuble habité par

des artistes du monde entier : Chinois, Américains, Français, des Uruguayens... le rêve quoi. Mais c'est vrai que l'élection du blond cinglé a été un déclencheur : Mon rêve de New York avait été celui des poètes rock des années *beat*, une certaine Amérique déjantée et follement libre, mais aussi généreuse et démocrate, et cette Amérique-là se trouvait couverte par celle des trusts, celle du pimpant et de l'argent sonnante. Je crois que la question a commencé à se poser à la mort de Lou Reed. Mon ADN s'enroulait autour de valeurs très différentes de celles de cette Amérique-là. J'avais le sentiment de tourner en rond comme une toupie ou un derivateur illuminé ou un poney de manège. En fait, de 2017 à 2021, je me suis préparé à rentrer. J'ai rendu les clés, j'ai rapatrié mes œuvres, ce qui n'a pas été une mince affaire. Aujourd'hui, je suis dans ma cinquième vie. New York, a été la quatrième. Chacune de ces vies fut très spécifique.

Le regard des critiques, du grand public ou des médias avant 2004 et après 2017 a-t-il changé sur votre travail artistique ?

Certes, je n'ai pas fait fortune mais en revanche, ces quinze années ont été extrêmement enrichissantes par rapport à ma lecture du monde. Avant d'y partir, je souffrais du fait que les gens considéraient mon travail de plasticien comme une annexe. Je m'entendais décrit comme « le Lorrain à la barbichette et à la voix nasillardre » ou « le chanteur de *L'avion sans ailes* ». Je trouvais ça un peu réducteur au regard de tout ce que je faisais. Mais on en parlait tout à l'heure, aux États-Unis, on t'estime par rapport à une ambition, tandis qu'en France on te juge par rapport à ce qui a été réalisé. Aussi quand on parle de moi aujourd'hui on me définit comme *multiste*, ce qui me convient. Depuis mon retour, je fais régulièrement des *combos* : une exposition, une conférence *multiste* et un concert. J'ai l'impression que la pluridisciplinarité est mieux acceptée aujourd'hui.

Suivez-vous encore les élections présidentielles américaines ou êtes-vous déconnecté avec les États-Unis ?

J'ai la double nationalité. J'ai les deux passeports. En tant que citoyen américain, je dois y déclarer mes revenus et payer les taxes. J'y vote aussi et bien sûr je continue à m'intéresser à tout ce qui se passe là-bas. Vu l'importance géostratégique des États-Unis dans la gestion du monde, il serait dramatique de redonner la commande de ce bulldozer surpuissant à ce Néron cinglé. À force de mensonges, Donald Trump a cari-



© Tous droits réservés — CharÉlie Couture / L'Éponge.

caturé l'esprit Républicain, il a cassé l'unité nationale et aveuglé une Amérique obésissante. Ignorant, usé, ringard, ce personnage vulgaire, est tout simplement méphitique. Non content de supprimer (tant qu'il a pu) le droit à l'avortement et freiner l'écologie, sous prétexte de libéralisme, on a vu grandir les différences entre classes sociales. Dire que ce mauvais homme d'affaires qui a fait maintes fois faillite, a pu laisser croire que chacun pouvait se débrouiller seul. Je suis heureux qu'enfin Kamala Harris se soit déclarée candidate et qu'elle soit du moins une meilleure alternative au drame que pourrait représenter pour la terre entière de voir revenir ce monstre fou. ❖

**Propos recueillis par
A. Gauthier et J-MLégise**

Ouvrages à découvrir...

CharÉlie Couture

New York Memories



New-York Memorys

Éditeur : *Le Cherche-Midi*

Collection : *Romans*

Format : 14,00 x 22,00 cm

Nombre de pages : 333

ISBN : 2749167493

CharÉlie
COUTURE

Des Éclairs de Lune

au chevet de mes 20 ans



Des Eclairs de Lune

Éditeur : *Le Passeur*

Collection : *Littérature*

Format : 14,00 x 21,00 cm

Nombre de pages : 242

ISBN : 2368909915

Nouveauté



Contre toi

CD / Vynil / streaming

Date de sortie : février 2024

Contact

www.charlelie.com